

ne sont pas encore arrivées au chiffre de leur production normale. L'avenir ne nous réserve pas en Australie une concurrence réelle pour nos vins. Les débouchés qui s'ouvriront certainement un jour dans l'immense empire du Milieu et aux Indes peuvent enlever à ce sujet toute préoccupation, et de longtemps les produits des deux pays ne se rencontreront sur les marchés, car ils n'ont pas les mêmes qualités; il en est des vins, quoi qu'on fasse et dise, comme de beaucoup d'autres produits : on sait, par exemple, que jamais, malgré les plus grands efforts, les États-Unis n'ont pu rivaliser avec la Havane pour la production des tabacs fins.

Si la culture a effectué de réels progrès en Australie, le bétail en a fait certainement de bien plus grands encore. En 1776, à peu près vers l'époque où Louis XVI introduisait en France 300 béliers et brebis mérinos et fondait la bergerie de Rambouillet, l'un des premiers colons australiens, le capitaine Mac Arthur, amenait de son côté, dans cette terre encore tout inconnue, 5 brebis et 3 béliers mérinos achetés au Cap de Bonne-Espérance, où ils avaient été introduits d'Espagne par des Hollandais. De part et d'autre, l'importation devint la souche de nombreux troupeaux à laine fine et la source d'une grande prospérité; mais l'importance des résultats a été bien différente dans les deux pays. La France compte actuellement une dizaine de millions à peine de mérinos ou méris mérinos, l'Australie en a (1873) 51,650,000, et livre à l'exportation 182,700,000 livres de laine d'une valeur de 450 millions de francs; depuis 1867, ses troupeaux ont augmenté à raison de 1 million de têtes par an! . . . Et cependant l'élevage n'y rencontre pas toujours des conditions favorables. Les difficultés de l'entretien des troupeaux, y sont parfois très-considérables, par suite de la sécheresse qui tarit rivières, sources et puits dans tout le pays; quand ce malheur arrive, les propriétaires sont obligés d'abattre à la hâte leurs troupeaux. La peau de chaque mouton est enlevée, les carcasses sont jetées dans d'immenses chaudières pour en extraire le suif. Dans les provinces méridionales, dans la Tasmanie et l'Australie du Sud principalement, c'est par millions que l'on compte souvent en une seule année les animaux dont il faut se débarrasser rapidement pour ne pas les voir mourir de soif; mais le colon ne se rebute pas; après de tels désastres il recommence à nouveau son œuvre, reconstitue ses troupeaux et ne recule devant aucun sacrifice pour amener de l'eau dans ses parcours ou *run*. Il a pour stimulant la perspective des profits toujours considérables que lui donnent les bonnes années. On s'est beaucoup exagéré l'influence du développement des troupeaux australiens sur le prix des laines en Europe. La grande baisse de 1865 à 1868, qui avait causé une véritable panique chez tous les éleveurs, a été due à l'encombrement des marchés et non à une